

« **Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen** », Paris, CNRS, *Ethnologie Française*,
2006-4, p. 591-601

Eric Boutroy
IDEMEC (UMR 6591 : Université d'Aix-Marseille 1-CNRS)

RESUME

Le risque n'est pas l'objectif explicite de l'alpinisme en Himalaya mais il en constitue un ressort fondamental. Une description des propriétés formelles des expéditions montre l'incontestable dangerosité du terrain de jeu de la haute altitude. Mais l'engagement volontaire dans cet environnement périlleux vaut surtout en ce qu'il est reconnu, qualifié et affronté de manière aussi singulière que variable par les sportifs. Non sans quelques ambiguïtés, le jeu avec le risque peut être considéré comme un élément normalisé de la culture himalayiste : valeur commune aux pratiquants, épreuve sportive relativement codifiée, moyen de valorisation sociale et ingrédient cardinal d'un débridement des normes ordinaires.

Mots-clés : Alpinisme. Himalaya. Risque. Sécurité. Tourisme d'aventure.

Eric Boutroy
Maison méditerranéenne des sciences de l'homme
Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative
5, rue du Château de l'Horloge
13094 Aix-en-Provence Cedex 2
boutroy@mmsch.univ-aix.fr

Sur la diapositive projetée sur le mur, on distingue en ombres chinoises des silhouettes voûtées giflées par une tempête qui a effacé le décor. « Là ! On est en survie ! On vient du camp qui était au-dessus. Cette journée j'ai failli, j'ai eu l'impression de mourir... Là, je suis au bout d'une corde. "Si jamais je pars, on pourra peut-être me retrouver". Et donc ça a l'air de rien une photo comme ça, mais là ! C'est une situation de survie maximale. Je me suis dit :

“Tiens ! Ce coup-ci je meurs”. Et puis en fait le “Ce coup-ci je meurs” s’est transformé en “Pfouh ! On est encore vivant !” Ce terrain, par beau temps, on met les crampons et on est les mains dans les poches. Donc c’est vraiment pas difficile techniquement. Et là ! À cause du vent, c’est l’inclinaison optimum pour faire des accumulations. Et là, en fait, il y avait de la vieille neige avec du gobelet [neige instable]. Et ça de rajouté [un mètre], c’est forcément des dangers d’avalanches ! Et puis là où on avait marché à la montée, ça avait fait une trace en relief ; donc si tu marchais à côté tu t’enfonçais de ça [un mètre]. Donc le jeu c’était d’arriver à trouver dans la tempête où était la trace en relief sous un mètre de neige... Et surtout pas aller toucher à côté, parce que si tu touches à côté... Le fait qu’il y ait des gobelets, ça pouvait provoquer des avalanches. Et en n’y voyant rien, des fois ça tient à vraiment peu. Vraiment là ! J’étais sûr qu’on allait y passer » [Notes et enregistrement de terrain, Réunion de préparation de l’expédition Rolwaling, La Garde Guérin, 18 mai 2002].

C’est pourtant avec un sourire serein que Paulo, guide de haute montagne, terminait l’évocation d’un frôlement des limites au cours d’une précédente expédition commerciale devant les clients de son prochain voyage himalayen. Une telle scène est instructive à bien des égards. Si la récurrence des déictiques (« là ! ») suggère que la péripétie n’est pas courante, les attitudes modérées indiquent qu’elle n’a rien d’anormal. Si les spectateurs étaient visiblement affectés (à l’appréhension se mêlait une excitation trouble), ils ne furent nullement rebutés par la dangerosité, et d’ailleurs tous chaussèrent quelques mois plus tard leurs crampons sur des pentes himalayennes. Enfin, si la tempête et les avalanches représentent une menace réelle dont on peut tenter de se protéger, on devine également à leur mise en scène qu’elles constituent un piment du périple. Dans ce *jeu* avec le danger explicitement évoqué par le guide se dessinent déjà la plupart des caractéristiques du rapport ambigu au risque dans ce type d’expédition et qu’il nous faut à présent essayer de démêler.

Cette scène est d'abord intéressante en ce qu'elle implique non quelques sportifs hors du commun dont les exploits nourrissent les médias mais un guide de haute montagne ordinaire et des alpinistes modestes désireux de déployer, plus loin et plus haut, leur passion des cimes. C'est que l'himalayisme, emblématique en cela de la valorisation et de la démocratisation de l'aventure dans notre société [Ehrenberg, 1991], connaît depuis quelques décennies une relative banalisation. En effet, alors que la radicalisation de la pratique de l'élite, observée à partir de 1970 environ, participe déjà d'une certaine démythification des massifs himalayens, on assiste en outre depuis la fin des années quatre-vingt au net développement¹ d'un himalayisme plus « démocratique », notamment par le biais des expéditions commerciales organisées par des professionnels, voire des tour-opérateurs spécialisés [Raspaud, 2003].

Forme aventureuse de ces passions ordinaires caractéristiques de nos sociétés contemporaines [Bromberger, 1998], l'alpinisme himalayen offre à l'évidence un observatoire opportun pour saisir le sens de certains usages ludiques, donc choisis, du risque.

Car si le risque n'est pas l'objectif explicite de ces ascensions exotiques, l'hypothèse est qu'il n'en constitue pas moins un ingrédient incontournable – bien que variablement déterminant – en même temps qu'un ressort intelligible essentiel. Un examen des propriétés formelles de l'himalayisme montrera que le danger, défini comme possibilité (actualisée ou non) d'un accident, équivaut à une sorte de « *loi du genre* » de l'activité [Bromberger, 1995 : 113]. Mais cette dangerosité est intéressante en ce qu'elle est renseignée, dosée et affrontée de manière singulière et variable par les himalayistes, érigeant ainsi le risque, conçu comme « *manière de penser* » [Douglas, 1992 : 46], interprétation stratégique de dangers reconnus dans un contexte social donné [Douglas et Wildavsky, 1982], en pivot de la sous-culture himalayiste, dont il faudra esquisser le statut ambivalent autant que les significations contrastées.

Le danger en expédition, une loi du genre

Afin de saisir toute l'importance du danger en himalayisme, il est utile de considérer dans un premier temps ses caractéristiques structurelles. En effet, pour comprendre les principes d'une activité, il convient de ne pas se focaliser sur son but avoué – ici, atteindre le sommet d'une montagne himalayenne –, qui tend plutôt à occulter les « *modalités par lesquelles on parvient à cet objectif* » [Darbon, 2002 : 9]. Au regard de ses propriétés formelles, la haute montagne apparaît comme une source incontournable de périls pour ses adeptes sportifs.

Le terrain de jeu de l'alpinisme implique d'abord que le pratiquant s'expose, par définition, volontairement à une configuration de contraintes naturelles d'autant plus dangereuse que le milieu reste irréductiblement incertain. Conditions météorologiques extrêmes (froid, vent, tempête), aléas accidentogènes (avalanches, éboulements, crevasses, chutes de sérac) et autres séquelles de la haute altitude (hypoxie, mal aigu des montagnes) campent un environnement particulièrement hostile. L'alpinisme est aussi un jeu avec le vide. Escalader des pentes, c'est-à-dire résister à la pesanteur sur des éléments complexes et instables (neige, glace, rocher), comporte des risques de glissade et de chute aux conséquences potentiellement dramatiques. En dépit de techniques d'assurage toujours relatives [cf. *infra*], l'alpinisme reste de fait fondé sur une proscription de la chute [Léséleuc, 1997] dont témoignent ces rappels à l'ordre entre grimpeurs, recueillis lors d'une ascension et dans lesquels le signifiant lui-même se fait elliptique : « *Il faut te la coller nulle part. [...] Dans ce passage, il ne faut pas s'en mettre une* » [Notes de terrain, 20 novembre 2002].

« *Une des grandes différences entre les Alpes et l'Himalaya, c'est la dimension* », résume Erik, guide, avant de décrire plus longuement cette démesure des reliefs et des distances avec tous les périls que l'altitude y adjoint. L'engagement croît inexorablement à mesure que les aménagements et les possibilités d'assistance (prévisions météorologiques, secours) s'éloignent : « *à partir d'un moment, dès qu'on dépasse les 5 000 mètres, on sort*

complètement du cadre normal. C'est l'engagement total parce que le secours n'existe plus. Personne viendra vous chercher. On est bien plus coupé que sur un bateau ! Y aura pas l'hélicoptère... Même une blessure légère ! », reconnaît ainsi Jean-Claude, militaire à la retraite.

Exposer son intégrité physique est en quelque sorte inscrit dans la structure du jeu himalayiste. Les données accidentologiques, rares et parcellaires, semblent d'ailleurs témoigner de l'importance constante du nombre des accidents en expédition. Les montagnes les plus hautes sont les plus dangereuses : entre 1984 et 1986, 3,4 % des alpinistes ayant tenté d'atteindre un sommet de plus de 8 000 mètres ont péri [Town, 1986]. Et quoique tombé pour le seul Népal à 2,2 % entre 1979 et 1986, le taux de mortalité, toutes altitudes confondues, reste important [Melleville, 1987]. Pour Michel, guide et expéditionnaire de longue date, *« c'est hyper dangereux cette affaire. Tu vois la casse qu'il y a là-bas, c'est monstrueux quand même. J'ai énormément de copains avec qui je suis parti en Himalaya qui sont morts : restés là-haut »*. Mais il nuance aussitôt son propos en distinguant les ascensions de haut niveau ou à très haute altitude² de celles – aujourd'hui dominantes – s'effectuant *« sur des 6 000 ou des 7 000 pas difficiles. T'y es pas en danger comme un 8 000. Tu peux encore gérer. Y a moins de chances de carton »*. On peut dès lors supposer que les données en chiffres absolus sont nettement pondérées par l'essor décisif de ces ascensions à altitude et difficulté moindres.

Toujours est-il que, et l'actualité le rappelle régulièrement, la mort n'est pas extraordinaire dans l'Himalaya, et ce, quel que soit le niveau considéré³ : si l'himalayiste de premier plan qu'est Jean-Christophe Lafaille disparaît au Makalu (8 463 m) le 24 janvier 2006 au cours d'une première hivernale en solitaire, ce sont sept Français et onze Népalais qu'une avalanche fauchait quelques semaines plus tôt lors d'une expédition ordinaire visant le Kang Guru (6 981 m) par la voie normale. Surtout, le décès n'est que le pendant extrême des dangers expéditionnaires. Une étude a ainsi montré que tous les expéditionnaires seraient concernés

par le mal aigu des montagnes et près de 13 % d'entre eux par des gelures pouvant entraîner une perte des extrémités [Dersch, 1985 : 195]. Si, d'un point de vue étique, l'himalayisme doit en conséquence toujours être regardé comme une pratique incontestablement accidentogène et à forte dangerosité [Collard, 1997], cette caractéristique structurelle s'insère avant tout dans un système signifiant.

Le risque, une reconnaissance ambiguë

Françoise, professeur, se souvient avec émotion de sa première ascension... « *avec un compagnon qui fait une chute, tombe complètement désarticulé dans une pente de glace et s'arrête par miracle juste avant une crevasse. Donc c'est vrai que ça a été la découverte de la montagne, de l'alpinisme et de... et aussi des dangers qui vont avec, quoi!* » Un des fondements de l'activité réside précisément dans la reconnaissance des dangers de la haute montagne. La terminologie choisie par les alpinistes est à cet égard d'une richesse révélatrice. Ainsi en va-t-il de la traditionnelle dichotomie opposant « *dangers objectifs* » et « *dangers subjectifs* »⁴, ou des nuances s'échelonnant entre l'« *exposition* » (situation directement dangereuse, comme remonter un couloir avalancheux) et l'« *engagement* » (situation qui limite, voire exclut, toute possibilité de retraite ou de secours). Certains pratiquants proposent d'ailleurs, à l'exemple du système de cotations adopté pour mesurer la difficulté technique d'une ascension, de rationaliser l'engagement d'une expédition au moyen d'un classement hiérarchique par « *grade[s]* » [Grobel, 2002]. Plus spectaculaire sans doute est la popularisation depuis Reinhold Messner de l'expression « *zone de la mort* » pour qualifier l'espace au-delà de la frontière symbolique des 8 000 mètres.

Alors que le risque constitue un *topos* de la littérature expéditionnaire [Bozonnet, 1992], il faut d'abord reconnaître que le discours des pratiquants eux-mêmes est généralement moins

prolixes sur le sujet⁵. Cependant, le risque point toujours au détour d'un souvenir : « *Mes retours d'expé*, témoigne ainsi Dominique, styliste, *c'est surtout du positif parce qu'à chaque fois on a eu de la chance : on n'a jamais eu de blessés parmi nous. Enfin de blessés graves ou de malades graves.* » Si l'accident ne semble pas goûté, le danger est implicitement reconnu comme une éventualité à écarter. Certes, rares sont ceux qui, à l'instar de Jean, professeur et guide, vont jusqu'à en faire un ingrédient ludique explicite : « *on ne part pas en expé malgré les dangers. On part avec eux* », rappelle-t-il. Mais « *quand tu pars en expédition*, ajoute Emmanuel, médecin, *même quand tu es client, t'es quand même conscient que tu vas dans un endroit dangereux. C'est pas parce que tu as un guide que t'as un joker et que il va rien t'arriver* ». Même dans les ascensions encadrées, l'himalayiste n'ignore pas que son intégrité physique en est un des enjeux. En cela, l'himalayisme est bien ce jeu où l'acteur s'expose délibérément à des dangers pour en définitive mieux s'en affranchir. L'ambivalence de ce rapport consentement/évitement est patente dans les propos tenus par Henri, cuisinier, qui explique, entre deux expéditions commerciales : « *La mort on n'y pense pas vraiment... même si on y pense ! Je fais très attention à ne pas me blesser. Quand on est un peu loin de tout le monde, c'est vrai qu'il y a une notion de danger... mais c'est aussi le côté intéressant* », avant de préciser que « *la réussite, c'est d'abord de revenir indemne en bas* ».

L'himalayisme n'a donc, par définition, rien d'une *recherche* de l'accident ou de la mort, ni d'une quelconque soumission à la fatalité. En effet, l'essentiel de la culture alpinistique consiste précisément à apprendre à éviter les « écueils » de la montagne. Le risque est en l'occurrence contrarié par une préoccupation centrale, quasi lancinante : la sécurité. Il faut d'abord évoquer l'importance des moyens de *protection* mis en œuvre, tant l'himalayiste a le souci constant de s'équiper de la technologie dernier cri (casque, veste en goretex, combinaison d'altitude, chaussures thermiques ou masque néoprène) pour affronter un milieu qu'il sait hostile. Il ne part d'ailleurs jamais sans une bonne assurance et mobilise, à titre

prophylactique ou *curatif*, les ressources de la diététique, de la médecine et de la pharmacologie. Pendant l'ascension, les sportifs apprennent et mettent en pratique un large éventail de techniques dites « *d'assurance* ». Il s'agit, au moyen d'un matériel spécifique (corde, baudrier, piolet, pieu à neige, broche à glace, piton, etc.) et de gestes plus ou moins étudiés mais constamment adaptés, d'essayer, sinon d'éviter, du moins d'« assurer » les chutes. Témoins d'une volonté évidente de dominer le risque, ces techniques s'avèrent toutefois imparfaites face à une nature aussi imprévisible, Pour cette raison même, la *prévention* de l'accident devient une préoccupation de tous les instants. À la manière de ce qui s'est fait en matière d'acclimatation à l'altitude [Boutroy, 2006], l'objectif est ici d'éviter les catastrophes en intégrant savoirs, gestes et postures en un système de techniques toujours éprouvées. S'il en existe par exemple plus d'une dizaine différentes pour garder l'équilibre, chacune d'elles n'en demeure pas moins perfectible confrontée à l'inconnu. « *Là ! tu vois la gueule de la neige, tu prends peur ! Et quand tu l'écoutes, y a pas de doute. Tu as une énorme plaque à vent là ! Quarante centimètres de fraîche, vingt centimètres de vide et le sol en dessous !* », se souvient Guillaume, journaliste, devant une photo de pente de neige sur laquelle le profane serait bien incapable d'identifier un danger d'avalanche. Comme dans ce souvenir, l'himalayiste cherche en permanence à décrypter son environnement pour y déceler tout indice susceptible de l'aider à ajuster sa conduite, voire de justifier un éventuel demi-tour. De ce point de vue, l'exposition en haute montagne conservera toujours une part non négligeable d'aléatoire. Sans réifier des comportements et des croyances marqués au sceau de l'implication paradoxale [Lenclud, 1990], certains tentent, par le recours à quelque ordre supérieur, d'appriivoiser des aléas qui ne sont, tout bien considéré, jamais totalement incontrôlables⁶. Jean-Michel, journaliste, avoue par exemple avoir parfois consulté un oracle à Katmandou, d'autres fois emmené avec lui des reliques bouddhistes. Michel T., ingénieur, évoque pour sa part une complicité distante pendant le rituel de la *puja*⁷ : « *au cas où, cela*

vaut le coup d'être sincère ». Qu'il s'agisse de rites propitiatoires empruntés au religieux (porter un crucifix ou une relique locale, prier, bricoler un autel dans sa tente, faire tourner les moulins à prières pendant l'approche) ou de recours plus intimes (utilisation ou port d'un fétiche : outil, peluche, photo, etc.), ces mises à distance de la mécanique des causes et des effets pour conjurer le mauvais sort constituent aussi des techniques d'assurance.

Pianissimo/Fortissimo

À partir d'un même « motif », les himalayistes n'interprètent donc pas la même mélodie. Le risque est incontestablement une des marques de l'himalayisme, mais il s'avère en permanence modulé en fonction de *choix* culturellement normés : lieux de pratique (altitude, sommet, itinéraire), périodes (saison) ou moyens mis en œuvre. Dominique estime ainsi que « *jusqu'à 7 000, sur une voie pas trop dure, y a pas trop de risques. Si on est bien préparé, hein ! Si on respecte bien les paliers. Si on s'acclimate correctement. Si on est bien équipé... Y a pas trop de risques* ». Et pour la majorité des himalayistes, le jeu avec le risque se déclinerait même plutôt sur un mode mineur : « *On voulait monter assez haut sans que ça nous coûte trop cher... Et surtout sans que ça soit trop dangereux ou technique, pour qu'on puisse gérer. Alors le Mera Peak [6 476 m, Népal] s'est imposé* », témoigne dans ce sens Pierre, artisan. Une analyse quantitative des caractéristiques de l'ensemble des expéditions au Népal en 2001-2002 [Boutroy, 2004 : 279-283] montre d'ailleurs une très nette tendance de ces équipes à *contenir* la dangerosité des ascensions en privilégiant des sommets d'altitude « modérée » et des itinéraires connus, peu difficiles et présentant le moins de menaces « objectives » possible. Les choix sociotechniques de cet himalayisme « ordinaire » seront au diapason : emploi courant du dispositif de la corde fixe⁸, forme relativement sûre de

sécurisation des passages délicats, et recours à des auxiliaires (guide, *sherpa*) à qui est déléguée une partie de la gestion de la sécurité.

On ne confondra donc pas la pratique ordinaire avec cette minorité d'adeptes de l'engagement poussé à l'extrême qui font du danger un piment cardinal de leurs ascensions : « *La notion de risque est quelque chose qui m'attire beaucoup. [...] Le fait d'être complètement livré à soi-même. C'est vrai que c'est important de s'engager* », explique par exemple d'une voix douce Christophe, guide, partisan d'expéditions par petites équipes légères sur des parois difficiles, en conditions extrêmes (très haute altitude, hiver), où les retraites sont chimériques. Malgré cela, l'himalayiste se défend avec véhémence « *d'être suicidaire* » : « *Y a le fait de grimper à la limite, avec beaucoup de risque. Et puis le fait de tenter le tout pour le tout. C'est totalement différent. Avec Pierre, au K2 [8 611 m, Pakistan], on était sur le fil parce qu'on a décidé d'arriver le soir au sommet. Mais ça a été fait en toute connaissance de cause. On se faisait confiance. C'était notre jeu, c'était normal pour nous. On n'a pas eu l'impression de... De faire tourner le barillet* ». De même que, commentant une photo prise au cours de l'une de ces ascensions engagées, Christian, un autre guide, se souvient que « *pour pas traîner [dans cet immense cirque rempli de séracs], on a remonté d'un seul coup près de deux mille mètres de dénivelé. Avec des passages scabreux. Là, d'en bas, on voyait un sérac menaçant. Il avait une ligne de fracture, on voyait qu'il était près de tomber, donc on a essayé de le contourner. Dans ces endroits, il faut aller très, très vite* ». Lecture du milieu, vitesse (rendue possible par l'entraînement et l'expérience), évitement, ajustement : autant d'éléments qui participent d'une prise de risque considérable, mais toujours évaluée et apprivoisée. Le même Christian n'avait d'ailleurs pas hésité à faire demi-tour au K2 « *à cause de la tronche du sérac [sommital]* ». Audacieux, mais pas imprudent. Aventureux, mais pas irréfléchi. Prendre au sérieux ce refrain ambigu des passionnés de l'engagement et reconnaître leurs aptitudes de

haut niveau ne doit pas faire oublier que, sur son mode majeur, jouer avec le danger reste notoirement mortel⁹.

Le risque : une valeur et un ressort symboliques ?

Pour autant, le *jeu* himalayiste avec le risque n'exclut pas, par définition, une certaine forme de normalisation et la recherche d'un relatif contrôle. À cet égard, il convient certainement de reconsidérer sérieusement les interprétations de cette pratique en termes ordaliques [Le Breton, 2002 : 177-198] : « *À un moment, j'avais un peu lu des trucs genre... l'ordalie... Globalement, ils sont un peu à côté de la plaque. Je peux pas dire que je reconnais ce qu'ils racontent* », confirme Erik. À de rares exceptions près, qu'il serait de fait abusif de généraliser, la maîtrise du risque ne passe pas par une sollicitation atone de la chance ou l'inféodation à un allégorique « *Jugement de Dieu* » [Le Breton, *op. cit.* : 184]¹⁰. Et s'il n'y a pas contrôle parfait de la situation, c'est précisément pour laisser au sportif la possibilité d'être *acteur* de son dépassement. À l'inverse, on évitera l'écueil qui consiste à réduire le « risqueur » à sa seule dimension de « calculateur ». Certes, l'himalayiste met en œuvre des stratégies et évalue une exposition physique qui relève, entre autres, de l'obstacle ludique. Il ne saurait toutefois être question de l'enfermer dans la définition abstraite de l'acteur rationnel véhiculée par quelques experts, mais aussi par certaines interprétations sociologiques qui laissent de côté la trame sémantique des conduites à risque [Collard, *op. cit.* et 2002]. David Le Breton rappelle notamment que le calcul n'est qu'un « *des éléments dans une décision qui implique bien d'autres données, comme la valeur attribuée à une action, le plaisir pris à l'accomplir, [...] la recherche de transgression* » [*op. cit.* : 38]. Il a ainsi été suggéré qu'il existait en himalayisme une représentation esthétique de la prise de risque [Thompson, 1980]. Plus largement, le statut

et les usages du risque sont indissociables de la culture dans laquelle ils prennent sens [Douglas, 1992].

Dans l'himalayisme en l'occurrence, le risque constitue d'abord une valeur : « *On a un côté un peu ancien combattant, hein ! Tu partages ta guerre quoi. (parodie de voix virile) "C'était dur, hein ? On en a chié ! T'as eu ça ? T'étais malade ?" Très vite, même en l'absence parfois de mot, on a cette complicité qui fait qu'on se comprend* », explique Jean-Michel, suggérant – non sans recul – l'existence d'un jeu d'auto-reconnaissance des expéditionnaires. Mais par les techniques, les compétences et, par extension, les qualités morales que suppose son affrontement, le risque introduit aussi une hiérarchie parmi les pratiquants comme dans les formes de pratique¹¹. « *Tu sais, moi j'ai jamais tapé dans le haut niveau, les gros trucs engagés. Toutes mes expés c'étaient des trucs avec clients* » (Michel P.). « *Je fais des expéditions de voies normales, pas engagées, avec des cordes fixes et tout. Alors je pense pas que c'est très intéressant* », confie Bernadette, technicienne. Qu'ils soient guides ou amateurs, la plupart des himalayistes ordinaires commençaient nos entretiens en minimisant leur pratique personnelle par l'évocation d'une prise de risque à leurs yeux insuffisante. Au contraire, il apparaît normal de célébrer un grimpeur « *qui a engagé gros* » ou tel itinéraire « *bien engagé* » où « *il fallait y aller* »¹². De ce point de vue, la codification de l'engagement – qui rend commensurable le risque – représente une formalisation extrême de ce jeu de classement interne.

Pourtant, il est possible de considérer que certains, par incompetence, erreur ou fascination excessive pour le sommet, prennent *trop* de risques. Formalisées dans l'accusation alpinistique d'« *aller au carton* », certaines prises de risque sont en effet dénoncées¹³ comme inconsidérées. Mais c'est surtout à l'épreuve de la catastrophe que se dissipe l'ambivalence du risque. Non sans un certain fatalisme, la mort continue d'être regardée comme un drame. Mais de longues discussions, voire polémiques sont parfois nécessaires pour déterminer le caractère

acceptable ou non du malheur. On évalue ainsi *rétrospectivement* le caractère légitime ou non de l'exposition. S'il est établi qu'il n'y a pas eu faute, la mort sera tenue pour à la fois injuste et normale dans la mesure où elle est imputable aux seuls caprices du hasard (un consensus de ce type semble avoir émergé suite à l'accident du Kang Guru du 24 octobre 2005). Si l'on estime au contraire qu'elle est la conséquence tragique d'une mauvaise gestion du risque, on l'interprétera alors comme une forme de justice immanente dans une catastrophe « récusable ». La tragédie de 1996 sur l'Everest en est la parfaite illustration [Krakauer, 1997 ; Raspaud, *op. cit.* : 148-162]¹⁴.

Ce double discours – jusque dans la forfanterie (courante dans une pratique sans spectateur) ou l'instrumentalisation¹⁵ – ne fait pas que témoigner du statut ambigu du risque dans la sous-culture himalayiste : il révèle également l'ambivalence de ce signifiant dans notre société qui, tout en prônant un contrôle croissant des menaces physiques (par les assurances, les règlements et les normes), est fascinée par ceux qui s'en affranchissent délibérément [Peretti-Watel, 2001]. L'himalayisme est à cet égard exemplaire de la valorisation contemporaine de l'aventure et du dépassement de soi à travers la célébration, non seulement de quelques figures hors du commun, mais aussi de celle, plus paradoxale et que révèle ici une relative banalisation de cette discipline, du « risqueur » ordinaire, ancrée dans cette « *culture de l'héroïsme qui nous enjoint non de rêvasser devant les exploits d'êtres exceptionnels en nous identifiant à eux, [...] mais de nous inventer nous-mêmes en comptant sur nos seules forces* » [Ehrenberg, *op. cit.* : 182]. L'himalayisme offre sans conteste le terrain de jeu idéal aux ressorts actuels de l'exploit que sont dépassement de soi et esprit d'aventure : « *Vivre c'est aussi se démarquer des autres, se réaliser. Donc il y a aussi cet aspect gloire. On a beau être comme tout le monde, il y a cette motivation de "Je suis en dehors de la masse"* », explique Henri, ancien ingénieur-conseil, qui aujourd'hui encore tire quelques profits symboliques de ses ascensions himalayennes. L'expédition constitue en effet, en particulier par la connotation

méliorative que peut avoir le risque choisi, un sésame héroïsant qui répond aux sommations de l'autoréalisation méritocratique et de la visibilité sociale, en même temps qu'il les souligne. On ne s'étonnera pas dès lors de l'utilisation qui est aujourd'hui faite des expéditions dans le cadre de la communication ou du management des entreprises [Raveneau, 1994].

Le risque en expédition n'est toutefois pas qu'un signe coûteux de distinction sociale ou d'accomplissement personnel. Réinséré dans la trame sémantique de l'himalayisme, il devient – *parmi d'autres* – le signifiant motivé d'une mise à distance de la civilisation [Elias, 1973], rendue possible par l'expérience expéditionnaire. En effet, nous avons ailleurs montré qu'une expédition pouvait être comprise comme un espace-temps liminaire, une configuration éphémère de renversements et d'écarts significatifs par rapport à l'existence ordinaire [Boutroy, *op. cit.* : 423-570]. Avec le relâchement de l'hygiène et l'acceptation de la souffrance, avec un renouvellement des statuts, de la sociabilité ou du rapport au temps, la prise de risque concourt à l'instauration d'une sorte de période carnavalesque en huis clos qui puise aux sources symboliques de l'ailleurs, du sale, du sauvage et de la mort. Par ces affinités, le risque peut en définitive être considéré comme le symbole d'un mode d'existence singulier.

De ces dernières lignes, il faudrait d'abord retenir que le risque ne représente qu'un des piliers sémantiques de l'himalayisme. Bien d'autres ressorts complémentaires ou contraires devraient être évoqués pour saisir toute l'armature intelligible de cette activité complexe à la croisée de l'aventure, du tourisme et du sport. Néanmoins, le risque joue un rôle déterminant en expédition. La transformation en territoire sportif de l'espace particulièrement dangereux qu'est l'Himalaya passe par une approche ludique des périls, ainsi élevés au rang d'épreuves. Cultivé variablement en fonction des catégories d'alpinistes considérées, le risque apparaît comme un attrait repoussant, figure oxymore à la fois valorisée et déniée, acceptée et combattue. Replacé de la sorte dans son contexte culturel, le jeu avec les limites, sauf dans

certains cas aussitôt dénoncés, n'a plus rien d'une déviance, mais campe au contraire une réalité bien normée.

Loin de certains réductionnismes (le risqueur calculateur) ou de certaines interprétations sensationnalistes (l'himalayiste risque-tout, l'ordalie), il faut se demander en quoi ce jeu avec les limites cristallise certains traits saillants de notre modernité. Valorisation de l'effort individuel, du risque librement consenti ou de l'adaptation à l'incertain, l'expédition est une métaphore en action du culte de la performance. Mais l'exposition de soi n'est pas le simple reflet de la pression méritocratique contemporaine. L'injustice et l'aléa, tels que rappelés par les disparitions des plus fameux himalayistes, viennent aussi tempérer cette exaltation du mérite et, paradoxalement, rendre plus acceptable l'ordre du monde. L'exposition à des forces indomptables, le rôle de la (mal)chance autant que l'exagération des récits font du risque et de ses manifestations des éléments ambigus, toujours discutables et susceptibles de nourrir, comme ailleurs le match de football, « *une culture positive du succès prométhéen et une philosophie compréhensive de l'infortune résignée* » [Bromberger, *op. cit.* : 203]. À sa façon, l'expédition ne pourrait-elle pas être appréhendée comme le miroir des valeurs contradictoires qui fondent nos sociétés ?

Références bibliographiques

BOUTROY Éric, 2004, *L'ailleurs et l'altitude. Alpinisme lointain et quête de la différence : Une ethnologie de l'himalayisme*, Université Aix-Marseille I, thèse de doctorat.

BOUTROY Éric, 2006, « Dompteurs d'altitude. Techniques d'acclimatation dans l'alpinisme himalayen », in Yvon Léziart (éd.), *L'homme en mouvement*, Paris, Chiron (à paraître).

BOZONNET Jean-Paul, 1992, *Des monts et des mythes, l'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

BROMBERGER Christian (éd.), 1998, *Passions Ordinaires*, Paris, Bayard.

- BROMBERGER Christian, 1995, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- BRUANT Gérard *et. Al.*, 1995, « Le paradoxe de l'enseignement du parapente », *STAPS*, 35 : 7-18.
- COLLARD Luc, 1997, « Approche sociologique des sports à risque », *STAPS*, 44 : 83-95
- COLLARD Luc, 2002, « Le risque calculé dans le défi sportif », *L'Année sociologique*, 2 : 351-369.
- DARBON Sébastien, 2002, « Pour une anthropologie des pratiques sportives. Propriétés formelles et rapport au corps dans le rugby à XV », *Techniques & Culture*, 39 : 1-27.
- DERSCH B., 1985, *Pathologie des expéditions en haute altitude*, Université de Paris 7, thèse de doctorat.
- DOUGLAS Mary et WILDAVSKY Aaron, 1982, *Risk and Culture*, Berkeley, California University Press.
- DOUGLAS Mary, 1992, *Risk and Blame. Essays in cultural theory*, Londres, Routledge.
- EHRENBERG Alain, 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- ELIAS Norbert, 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket.
- Ethnologie française*, 1987, « Hasard et sociétés », 2-3 : 127-341.
- GROBEL Paulo, 2002, « Le délire de Paulo », *Vertical*, 25 : 20.
- LE BRETON David, 2002, *Conduites à risque. Des jeux de morts au jeu de vivre*, Paris, PUF.
- LENCLUD Gérard, 1990, « Vues de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir », *Terrain*, 14 : 5-19.
- LESELEUC Éric (de), 1997, « Le plaisir du vide », *Corps et Culture*, 2 : 31-44.
- LOUX Françoise, 2002, « Mort et lien social. Des guides de montagne au sida : un itinéraire de recherche », in Patrick Cabanel *et. al.* (eds.), *Montagnes, Méditerranée, mémoire*, Aix-en-Provence, PUP : 361-369.

MELLEVILLE René (de), 1987, *Étude statistique sur les expéditions Himalaya du Népal 1979-1986*, Kathmandu, document manuscrit inédit.

PERETTI-WATEL Patrick, 2001, *La société du risque*, Paris, La Découverte.

RASPAUD Michel, 2003, *L'aventure himalayenne*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

RAVENEAU Gilles, 1994, « Radiographie d'une expédition d'entreprise. Bull en Himalaya », *Ethnologie Française*, 4 : 777-789.

TOWN John, 1986, « Death and the art of database maintenance », *Mountain*, 110 : 42-45.

YONNET Paul, 2003, *La montagne et la mort*, Paris, Éditions de Fallois.

Notes

¹ Au Népal, première destination himalayiste, on compte en moyenne une vingtaine d'expéditions chaque année au cours de la décennie 1950-1960. À l'orée des années quatre-vingt, leur nombre reste modeste : autour de soixante-cinq expéditions par an. En 2000, on en recense officiellement plus d'un millier [Boutroy, 2004 : 38-64].

² Sur l'Everest, où il a encadré trois expéditions, « *t'essayes toujours qu'il y ait pas de mort. C'est toujours un peu une idée fixe parce que c'est quand même facile d'avoir un accident là-dessus* ».

³ Si la mort en expédition n'est pas une « expérience banale », un « fond de paysage » [Yonnet, 2003 : 32] selon un lieu commun tenace sur la montagne homicide, il serait intéressant, à la suite de Loux [2002], de voir en quoi l'himalayisme pourrait permettre une re-ritualisation de la mort.

⁴ Depuis une proposition de l'ascensionniste nationalité ? Emil Zsigmondy à la fin du 19^e siècle, les alpinistes continuent d'opérer une séparation déterministe entre les dangers directement imputables au milieu de ceux liés aux conduites et à l'état physique ou psychique des grimpeurs.

⁵ Au cours de nos entretiens, nous n'avons jamais explicitement introduit la notion de risque.

⁶ Les jeux [*Ethnologie Française*, 1987] ou le football ont ainsi pu être décrits comme un univers « où l'on croit, sur un mode conditionnel, à l'efficacité symbolique » [Bromberger, 1995 : 330].

⁷ Cérémonie bouddhiste inaugurale destinée à apaiser la divinité de la montagne pour protéger les grimpeurs.

⁸ Corde fixée à l'avance qui permet, grâce à un système autobloquant, de s'assurer en toute autonomie pendant la progression.

⁹ En témoigne depuis un quart de siècle le grand nombre de décès dans l'élite himalayiste.

¹⁰ En dépit de quelques précautions liminaires, l'analyse de Le Breton pâtit ici de nombreux dérapages interprétatifs – glissements non éclaircis entre usage métaphorique et sens strict de l'ordalie, en particulier – sans doute favorisés par la rareté des données empiriques. À la manière d'un « *panritualisme débridé* » ailleurs

dénoncé [Bromberger, *op. cit.* : 313-314], l'« ordalie » moderne, qui prolonge et nourrit certaines surenchères médiatiques, apparaît comme un moyen de conférer, à peu de frais analytique, une aura de sacré aux prises de risque volontaires.

¹¹ L'engagement fait par exemple partie des valeurs invoquées par les prosélytes du « *style alpin* » (grimper en Himalaya comme dans les Alpes, sans aménagement de camps ni porteurs) face aux partisans du « *style himalayen* ».

¹² Propos d'alpinistes relevés à la suite de la projection d'un diaporama lors des Rencontres Expéditions de La Grave (1^{er}-2 février 2003).

¹³ Brice, étudiant, stigmatise ainsi « *cette équipe d'alpinistes qui partaient au carton dans des faces monstrueuses, chargés à bloc aux amphétamines. Ils auraient pu se tuer, ça les dérangeait pas* ».

¹⁴ Comme dans ce cas exemplaire, il faudrait étudier en quoi le « mauvais » risque est utilisé comme argument de « délégitimation » des expéditions commerciales. Derrière une surexposition due à la marchandisation serait implicitement dénoncée la banalisation d'un terrain de jeu longtemps (p)réservé à une certaine minorité.

¹⁵ Le risque peut en effet être utilisé dans l'encadrement sportif comme un argument commercial (pour vendre la sécurité) ou autoritaire (pour contrôler les autres) [Bruant et *al.*, 1995].